(PRIX 5 CTS.)

L'ART

DE

Se Faire Aimer de Son Mari

Comme l'eau dans l'eau, pour toujours,
Mes jours couleront dans tes jours.

LAMARTINE.

LP
F5012
1897
A7845

MONTREAL :
LEPROHON & LEPROHON, LIBRAIRES-EDITEURS,
25, RUE ST-GABRIEL.

F 7119

L'ART
DE SE FAIRE AIMER DE SON MARI

L'ART

DE

Se Faire Aimer de Son Mari

Comme l'eau dans l'eau, pour toujours,
Mes jours couleront dans tes jours.

LAMARTINE.

MONTREAL :
LEPROHON & LEPROHON, LIBRAIRES-EDITEURS,
25, RUE ST-GABRIEL.

ENREGISTRÉ conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-sept, par LÆPROHON & LEPROHON de Montréal, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

L'ART

— DE —

SE FAIRE AIMER DE SON MARI.

I.

D. Que faut-il faire pour avoir un bon mari ?

R. Etudier avec soin le caractère de l'homme qui vous fait la cour pour vous épouser. C'est autant l'affaire des parents que des demoiselles, car l'homme qui cherche à plaire dissimule avec grand soin ses défauts, et ce n'est qu'après l'union consommée qu'il laisse tomber le masque.

D. Le mariage est donc une loterie ?

R. Presque toujours, dans l'état actuel de nos mœurs.

D. Quand il vous est échu un bon numéro, c'est-à-dire un bon mari, n'a-t-on plus rien à faire qu'à se laisser aimer ?

R. Il faut savoir conserver ce bien que vous a donné le ciel. Pour cela, le point essentiel est de ne pas laisser s'engendrer dans son ménage la monotonie qui fait naître l'ennui et pousse l'homme à chercher au dehors des distractions.

D. Comment éviter cette monotonie ?

R. Se soustraire aux trop longs et trop fréquents tête-à-tête ; ne pas continuellement accabler son époux de caresses. Pour lui témoigner votre amour, vous avez toute la vie. Soyez ménagères de la tendresse, qui s'épuise comme toute chose ici-bas, et gardez, dans une juste mesure, votre pudeur, votre susceptibilité de jeune fille.

D. Pour prolonger la durée de la lune de miel, que faut-il faire encore ?

R. Ne dévoiler que peu à peu les qua-

lités, les talents que l'on possède et causer ainsi de temps en temps au mari d'agréables surprises ; se mettre avec goût, varier autant que possible sa coiffure, sa toilette. Un grain de coquetterie ne messied pas et flatte toujours un homme. Faire régner sur soi comme dans son ménage la plus exquise propreté. La femme la fée du du logis, il faut aussi que le mari s'aperçoive le moins possible de ce qui la rattache aux obligations de l'humaine nature.

D. Une femme doit-elle empêcher son mari de recevoir des amis ?

R. Non, parce qu'il pourrait aller les trouver ailleurs et finir par se déplaire à la maison. La femme doit, au contraire, faire bon accueil aux amis de son mari, afin qu'ils félicitent celui-ci d'avoir fait un bon choix. S'il s'en rencontre dont le langage ne soit pas convenable, elle se renfermera dans sa dignité, mais sans montrer d'humeur. Quand ils seront partis, elle avertira son mari en lui représentant avec douceur les inconvénients de cette fréquentation.

D. La femme refusera-t-elle de suivre son mari dans les endroits ou dans la société où il voudra la mener ?

R. Jamais. S'il la conduit par exemple à la promenade, et qu'elle n'en ait pas le goût, ce qui est rare, elle feindra d'éprouver un grand plaisir. Elle agira de même pour un bal, car si son époux s'apercevait qu'elle s'y ennuie, il pourrait y aller sans elle et y faire des connaissances qui peut-être le détourneraient de son ménage. Quant aux réunions, elle aura toujours l'air de s'y plaire. S'il en était qu'il lui parût dangereux de fréquenter, elle l'observerait à son mari de telle manière que l'idée de ne plus y retourner eût l'air de venir de lui.

D. Est-il convenable que dans le ménage ce soit la femme qui commande ?

R. Non. Si bon que soit avec elle son mari, la femme ne doit jamais s'en autoriser pour usurper le commandement, la direction de la communauté. Les ménages où

la femme porte, comme on dit, *les culottes*, sont peu estimés, et l'épouse doit tenir à ce que son mari jouisse d'une considération qui rejaillit sur elle. Le nom de son mari est aussi le sien. Désire-t-elle quelque chose ? Elle l'obtiendra par la puissance de la douceur et de la persuasion, à laquelle la force même obéit.

D. Une femme doit-elle se mêler des affaires de son mari ?

R. Elle doit attendre que son mari les lui confie et alors se montrer un auxiliaire actif, intelligent, dévoué, mettant au service de l'intérêt commun cette finesse de sensation qui la rend plus perspicace que l'homme et lui fait souvent prévoir, par une sorte d'intuition, des événements qui échappent à celui-ci.

D. Quelle conduite doit tenir une femme qui a un mari avare ou qui semble vouloir tomber dans l'avarice ?

R. Elle doit la pousser à son tour si

loin, et simuler une telle joie, que ce soit son mari qui insensiblement quitte sa propension à cette avarice et finisse par la contenir dans les limites d'une raisonnable économie.

D. Quelle sera la conduite d'une femme dont le mari s'adonne à la prodigalité ?

R. Il lui faut une grande fermeté pour ne pas se laisser entraîner à ce penchant, afin de se livrer au goût de la toilette et des plaisirs naturels au beau sexe. Elle résistera modestement à toutes les séductions, prêchera d'exemple par son économie, s'efforcera de retenir son époux en lui rendant agréable l'intérieur du ménage et en lui procurant des distractions peu coûteuses.

D. Comment doit agir une femme qui reçoit de mauvais traitements de son mari ?

R. Il est bien rare qu'un homme, si violent qu'il soit, se mette en colère sans quelque raison, ou au moins sans quelque

prétexte. Sa femme s'étudiera à ne lui en donner aucun. A ses emportements elle n'opposera que le calme et la résignation, et surtout elle évitera de le contredire. Si par malheur l'épouse était frappée, qu'elle ne se plaigne à personne, qu'elle garde comme un secret son chagrin. En voyant la trace de ses larmes, sa muette douleur, le mari brutal aura honte lui-même et finira par se corriger.

D. Que doit faire une femme dont le mari est jaloux ?

R. Se bien garder de donner, même par plaisanterie, le moindre aliment à un défaut qui peut devenir une passion terrible ; témoigner à son mari la plus entière confiance et lui rendre compte, sans en avoir trop l'air, de ses actions les plus indifférentes ; se montrer très réservée vis-à-vis des amis de son époux et de tous les hommes en général.

D. Comment se conduira une femme qui s'est aperçue de l'infidélité de son mari ?

R. L'épouse trompée a deux moyens de punir le coupable : s'emporter, l'injurier, l'accabler de vifs et cuisants reproches, ou le plaindre, le chérir et se résigner. Avec le premier on éloigne un mari ; on l'expose à récidiver, à devenir libertin ; on le perd et souvent on se perd soi-même. L'autre moyen peut le ramener, en lui faisant sentir plus profondément sa faute. Le dernier est seul bon, s'il n'est pas infaillible.

D. La femme qui trompe à son tour un mari qui l'a trompée est-elle excusable ?

R. L'idée de punir une infidélité criminelle, de suivre méchamment un mauvais exemple pour ramener son époux, ne peut entrer que dans l'esprit d'une femme peu chrétienne, folle ou dépravée. Quoique en apparence les torts soient les mêmes, il existe entre les uns et les autres une disproportion sans mesure. Les lois qui punissent la femme adultère sont faites par les hommes, il est vrai, mais les hommes n'ont pas pu être injustes depuis

vingt siècles. Quelles terribles conséquences produisent les désordres d'une épouse ! la honte, l'avilissement d'un mari ! des enfants étrangers introduits dans sa maison et devant partager un jour, avec des fils légitimes, les biens amassés par ses travaux, ses sueurs, ses sacrifices, ses privations ! Non, elles ne sont point injustes les lois qui couvrent d'ignominie la femme adultère. Conservatrices des mœurs, ces lois sont également la sauvegarde de la paix, de l'honneur, du bien-être, du repos des familles.

D. Quelles sont en résumé les qualités qui font une bonne femme ?

R. La première de toutes, est la douceur. Quand s'y joignent la sobriété, la propreté, l'esprit d'ordre sans avarice, on est assuré de faire une bonne maison. Mais ce qui couronne tout cela, ce qui est la pierre d'achoppement de cette quiétude conjugale, c'est certes, et avant tout, le strict accomplissement de ses devoirs religieux, sans lesquels la vie est un abîme d'incerti-

tudes, de regrets, de malaise, que rien ne saurait combler.

D. Quelles sont les choses qu'une femme doit surtout éviter ?

R. Les mauvaises fréquentations, les mauvais conseils, les caquets, le voisinage. Elle choisira bien ses amis, en aura peu et se gardera de les initier aux secrets de son ménage. Elle évitera de blesser en rien l'amour-propre de son mari. A-t-elle plus d'esprit que lui ? elle aura l'air de l'ignorer. En un mot, une femme doit rendre sa société tellement douce à son mari, qu'il ne puisse pas s'en passer, et que, même hors de la maison, il ne goûte aucun plaisir s'il ne le partage avec elle.— C'est en même temps un doux devoir et de son intérêt d'en agir ainsi.

La femme doit aussi éviter les grandes promenades, les bals ou les grandes soirées. Elle devra comprendre que le rôle de la femme est différent de celui de la jeune fille ; que dès qu'elle prend un mari, elle

doit renoncer à tous ces plaisirs dont l'abus ruine la santé et abrège la durée de la vie. Un mari admire sa femme lorsqu'il la voit dans son vrai rôle, et il ressent davantage le bonheur d'être époux ; alors son cœur déborde d'affection et de tendresse pour celle qu'il a choisie.

Méditation pour la femme.

Souvenez-vous qu'en prenant un mari, vous avez trouvé un soutien à votre existence.

Ne croyez pas que votre mari quoique d'un caractère mâle et fier, n'est pas susceptible d'apprécier toutes les bonnes attentions que vous avez pour lui, et reconnaître toutes vos bonnes qualités.

Soyez franche et sincère envers lui, et il saura diminuer la grandeur de vos défauts.

Soyez polie et aimable dans votre ménage, car il est probable que sans lui, vous en seriez peut-être encore à *coiffer* Sainte Catherine.

Ne soyez pas trop exigeante et il vous donnera, de bon gré, souvent plus que vous lui demanderez. Vous serez satisfaite et lui aussi.

Laisser votre mari diriger ses affaires à sa guise, sans vouloir vous mêler de ce qui regarde son métier ou sa profession, et vous serez respectée.

Contentez-vous de donner un conseil prudent et en temps opportun, et il saura l'appécier.

Règlez vos dépenses, et vous ne verrez pas les reproches tomber sur votre tête.

Soyez heureuse de l'accompagner lorsqu'il vous demande une promenade.

Ayez toujours un langage doux et poli, et vous lui rendrez le séjour de la maison plus agréable, et vous verrez qu'il n'ira pas s'amuser ailleurs.

Soyez active et travaillante, prenant un soin particulier de votre ménage, et votre

mari entrant le soir à la maison sera gai et content.

Faites promptement et avec zèle le raccommodage de votre linge, pratiquant de la sorte l'économie, et votre mari en sera reconnaissant.

Ne lui reprochez pas trop durement ses défauts, car il vous paiera de retour.

Remplacer dans le cœur de votre mari l'amour par l'amitié et la confiance, si vous ne voulez pas y laisser entrer l'indifférence.

Ne croyez pas qu'il est né simplement pour travailler et vous donner tout ce que vous désirez.

Ne boudez pas quand fatigué, inquiet et chagrin, il a besoin de gaieté et d'encouragement.

Pensez aux peines et au travail que la satisfaction de vos fantaisies lui impose.

Ne vivez pas comme si votre mari devait toujours être jeune et en santé.

Ne cherchez pas à le priver de tout, si vous ne voulez pas qu'il finisse par ne se priver de rien.

N'oubliez pas qu'une once d'affection vaut mieux que dix livres de colère.

Ayez pour lui au moins la centième partie des égards de l'amabilité que vous lui montriez avant votre mariage.

Rappelez-vous que souvent votre mari sera selon le modèle que vous lui présenterez.

Mettez en pratique ces bons avis, et vous verrez toujours votre mari de bonne humeur et la paix sera dans votre ménage.

Il y a des femmes qui cherchent par aucun moyen à plaire à leur mari ; elles sont indifférentes à tout et ne trouvent pas même une parole affectueuse à adres-

ser à celui qu'elles ont accepté pour époux, et cependant elles s'étonnent si celui-ci ne paraît pas toujours joyeux.

Le mari sent son cœur blessé lorsqu'il voit que l'indifférence remplace chez sa femme l'amour auquel il a droit, et cette indifférence, exclut presque toujours le bonheur du foyer domestique.

L'homme prend une femme parce qu'il croit avoir son affection et son amour, et afin d'être heureux en la rendant heureuse. Si le mari ignore qu'il possède l'affection de sa femme, la vie pour lui devient presque un martyre.

Sans les femmes, dit Proudhon, l'homme serait incapable de soutenir le fardeau de la vie, de garder sa dignité, de remplir sa destinée, de se supporter soi-même.

Sans la femme, déclare Chateaubriand, l'homme serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui

décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

Tout cela est bien vrai. Il est donc du devoir de la femme, si elle veut être heureuse, de chercher à plaire à son mari en étant affectueuse et en suivant bien le rôle qui lui appartient.

La charmante et douce compagne de l'homme n'est jamais aussi belle que dans le noble rôle de l'ange du foyer.

II.

LES DIX COMMANDEMENTS DE LA FEMME.

1. Ton mari seul tu chériras,
   Ainsi que Dieu parfaitement.

2. A lui seul tu rapporteras
   Tes actions, tes sentiments.

3. Dans tous ses maux le soigneras,
   Dans ses chagrins pareillement.

4. Sur son honneur tu veilleras,
Comme sur le tien constamment.

5. Sans lui tu ne feras
De voyages trop longuement.

6. Par douceur le ramèneras
S'il a quelque mauvais penchant.

7. Pour lui chaque jour tu sauras
Bien soigner ton ajustement.

8. Voisin, voisine éviteras,
Propos, conseils, langue qui ment.

9. De ton ménage tu feras
Un paradis doux et charmant.

10. Et bonne mère tu seras,
Si Dieu te donne des enfants.

III.

PORTRAIT DE L'AMOUR CONJUGAL.

L'amour qui préside au mariage n'est pas cette passion impétueuse, mutine, subjugante, qui naît dans l'effervescence des sens, s'apaise avec eux et se consume dans sa propre violence ; ce n'est pas cette passion terrible, redoutable, quel'antiquité représente tantôt sous les traits d'un enfant aveugle agitant dans ses mains une torche ardente ou des traits acérés, tantôt sous ceux d'un enfant ayant au dos des ailes d'aigle et dont les mains puissantes domptent un lion rugissant ; non, l'amour conjugal n'est pas ce bonheur éphémère, coupable surtout, qui laisse après lui tant de vides, de larmes, de regrets.

L'amour qui préside au mariage est un bel adolescent descendu du ciel au sein du foyer domestique. Tranquille et pur, son front ne se pare ni des roses que flétrit le

temps, ni du bandeau qui rend aveugle et jaloux. Ses mains sont désarmées et ses épaules dépourvues d'ailes, car il est d'une nature stable et paisible. Toujours jeune, de cette divine jeunesse, attribut des habitants du ciel, il est l'ange qui accompagne les deux pèlerins dans le voyage de la vie. Sérieux comme la sagesse, il fuit l'éclat et redoute le bruit ; ses plaisirs sont discrets, ses joies silencieuses comme toutes celles qui naissent des impressions profondes. C'est lui qui, sur le seuil de la demeure nuptiale, accueille les jeunes époux !

Bien insensés ceux qui, seulement préoccupés du frivole et impétueux enfant qu'ils espèrent fixer à leurs côtés, méconnaissent la sainte divinité du sanctuaire conjugal !

Dans les rayons de la lune mellifère s'envolera le petit dieu volage, et avec lui tout espoir de bonheur disparaîtra.

Mais si l'autel de l'hymenée a reçu tout le pur encens, la sainte prière des jeunes

époux ; si, la conscience pure et guidée par la foi, ils ont fait à Dieu l'hommage de ce suprême amour ; si dans l'espoir de glorifier Dieu, de le servir davantage ils ont contracté cette union ; si dans leurs enfants ils entrevoient déjà de zélés serviteurs à l'Eternel, ô alors, au milieu d'eux descendra le doux génie dont nous avons esquissé les traits, et ils seront heureux, autant qu'on peut l'être en ce monde de larmes et de déceptions.

Si jeune qu'il soit, l'époux saura vaincre la mauvaise fortune, s'imposer les travaux nécessaires pour assurer l'existence ou le bien-être de son épouse. Il saura surmonter les difficultés, car il aura comme bouclier contre elles, et l'amour de sa compagne, son devoir à remplir, et pardessus tout la bénédiction du ciel. Un époux pieux, sincèrement attaché à notre sainte religion, bien rarement succombe au désespoir, car une voix d'en haut lui crie toujours : " Courage et espoir !"

D'un autre côté, l'amour conjugal en-

seignera à la jeune épouse l'art précieux et difficile de plaire chaque jour à son époux, en cultivant ses talents, son esprit, en variant sa parure, en établissant dans sa demeure l'ordre et la propreté qui embellissent le plus humble réduit.

Cet amour béni apprendra aussi à la jeune épouse qu'elle est l'ange, la bonne fée du foyer domestique, que d'elle beaucoup dépend le bonheur de son mari, mais qu'au-dessus de ce bonheur terrestre, il en est un autre sur lequel elle doit veiller toujours, vers lequel ses efforts doivent toujours tendre : celui de suivre son époux dans ses devoirs religieux, s'il les remplit, ou de le ramener par son exemple, par ses prières, par son amour, si malheureusement il s'en égare.

Cette communauté de vues, d'intérêts, ces rapports étroits entre les époux ; cette solidarité de toutes leurs actions, qui fait que leur front pâlit ou s'illumine mutuellement de la douleur ou de la joie de l'un ou de l'autre, — c'est là ce qui concourt à

unir leurs cœurs par les mille liens d'une mystérieuse sympathie, que vient fortifier encore un sentiment plus auguste et commun à tous deux : l'amour des enfants !

Les enfants !—voilà où commence le grand rôle de la femme, rôle de dévouement, de peine, d'abnégation ; rôle sublime, pour lequel il faut tous ses efforts, toute sa patience, tout son cœur !

C'est pourtant un nouveau bonheur que le ciel lui donne, un lien d'union de plus avec son époux, mais quelle responsabilité envers Dieu !

Cette âme que Dieu lui donne à élever, à sauver, la femme doit la sauver, dût-elle y perdre l'amour de son époux.

La lionne du désert ne craint ni le feu, ni les fers acérés, ni la mort, lorsqu'il s'agit de défendre un de ses petits ; la mère chrétienne, la mère vraiment digne de ce

nom, ne doit savoir rien craindre lorsqu'il s'agit du salut de son enfant !

C'est dans ces moments solennels où vraiment elle est grande et digne du sublime rôle qu'elle exerce ici-bas.

Une mauvaise mère ne saurait être bonne épouse, mais encore moins bonne fille de notre sainte Église.

IV

LE CONSENTEMENT.

Ahord fut un pasteur opulent dans la plaine.
Sa femme, un jour d'été, posant sa cruche plaine,
Se coucha sous un arbre au pays de Béthel,
Et s'endormit : elle eut un songe, qui fut tel:

D'abord il lui sembla qu'elle sortait d'un rêve.
Et qu'Ahord lui disait : " Femme, allons, qu'on se livre.
Aux marchands de Ségor, l'an dernier, j'ai vendu
Cent brebis, et le tiers du prix m'est encor dû.
Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse,
Qui pourrais-je envoyer à Ségor à ma place ?
Rare est un messager fidèle et diligent.
Va, et réclame-leur trente sides d'argent."
Elle n'objecta point le désert, l'épouvante,
Les voleurs. " Vous parlez, maître, à votre servante."
Et quand, montrant la droite, elle eut dit : " C'est par là,"
Elle prit le manteau de laine, et s'en alla.
Les sentiers étaient durs et si pointus de pierres
Quelle eut du sang aux pieds et des pleurs aux paupières.
Pourtant elle marcha tout le jour, et, le soir,
Elle marcha encor, sans entendre ni voir,
Quand tout à coup, de l'ombre, avec un cr farouche,

Quelqu'un bondit, lui mit une main sur la bouche
D'un geste forcené lui vola son manteau
Et s'enfuit, lui laissant dans la gorge un couteau !

A ce coup, le sursaut d'une transe mortelle
La réveilla.
L'époux se tenait devant elle.

"Aux marchands de Ségor, lui dit-il, j'ai vendu
Cent brebis, et le tiers du prix m'est encor dû.
Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse.
Qui pourrais-je envoyer à Ségor à ma place ?
Rare est un messager fidèle et diligent.
Va, et réclame-leur trente sides d'argent."
La femme dit : " Le maître a parlé, je suis prête."
Elle appela ses fils, mit ses mains sur la tête
Du fier aîné, baisa le front du plus petit,
Et, prenant son manteau de laine, elle partit.

CATULLE MENDÈS

JOIE ET TRISTESSE.

De deux yeux rayonnants parfois tombe une larme ,
On pleure quelquefois, quand on se sent heureux ;
Pourquoi ? l'on ne sait pas, on sent tout ce qui charme
N'apporter à vos sens qu'un plaisir douloureux.

C'est un éclair céleste, un sentiment de crainte,
Que Dieu semble infliger au bonheur qu'il a fait :
Car c'est l'ordre cruel de sa volonté sainte :
Tout mortel doit savoir qu'il n'est rien de parfait.

Puis, si le malheur vient, une larme dispose,
Et le malheur, helas ! le malheur vient toujours :
Dans l'implacable nuit, qu'il marche ou se repose,
L'humanité sait bien qu'il doit troubler son cours.

ALFRED LEVIC.

EPHÉMÈRES.

—Ton cœur sera toujours une énigme vivante,
O femme, créature aimable et décevante !
Qu'est-ce que ton amour ? un rayon de bonheur
Qui s'enfuit et nous laisse avec le vide au cœur :
Un rêve, car bientôt, vers les peines amères,
Nous retombons plus bas du monde des chimères.
C'est nous qui les voulons, ce ciel et cet enfer,
Ce charme inexprimable et ce froid revolver.
Le bonheur n'est-il donc jamais la grande route ?
Et faut-il qu'on aspire à ce que l'on redoute ?
Ah ! c'est qu'il est si fort et si doux, ton amour,
Qu'on souffrirait dix ans pour l'avoir un seul jour,—
Ne sachant pas que c'est la dernière journée ;
Que de tout ce qui vit telle est la destinée ;
Que chaque être ici-bas a sa lune de miel
Qui l'éclaire un instant, pâle reflet du ciel ;
Que, lorsque nous voyons, après le court poème
De ces chastes amours, la rose se flétrir ;
Lorsque l'on nous a dit : " Je suis à toi, je t'aime,"
Et qu'on est plus aimé, femme, il nous faut mourir !

C. Delavand.

L'AMOUR BÉNI.

Chaste épouse, chez toi, pareil à l'hirondelle
Le bonheur descendra comme en un nid charmant.!
O femme, ton époux, c'est ton ami fidèle,
Le guide bien-aimé qui soutient ta main frêle :
Il a le bras d'un père et les yeux d'un amant.

Ta tendresse est bénie, et nul remords n'y pèse :
Chaque soir, en priant, tu peux la dire à Dieu.
Tu souris, il sourit ; tu souffres, il t'apaise.
Et tu peux t'appuyer, si la route est mauvaise,
Sur son âme de fer et sur son cœur de feu.

Pour d'autres, un hymen, c'est un fardeau qu'on traîne,
Et s'ils vont dans la vie en marchant de niveau
C'est comme deux forçats. Mais vous captifs sans peine,
Vous passez souriant, et vous avez pour chaîne
Les deux petits bras blancs d'un enfant au berceau !

M. G. D'UZÈS.

EN VENTE

A LA

LIBRAIRIE LEPROHON & LEPROHON

25, Rue St-Gabriel, Montréal.

Clé des Songes	15c.
" "	35
" "	50
La Préseance, (grande interprétation des songes)	75
Peut-on être heureux sans se marier	5
Véritable guide du mariage	5
Guide des Jeunes Amoureux	10
L'amour, les femmes, le mariage	10
L'art de faire l'amour	10
Trésor de la Beauté	10
L'art de se faire aimer de son mari	5
L'ami des Salons	10
L'oracle des Dames et des Demois elles	15
Le grand Horoscope	10
Piron, vie, poésies, &c.	10
Malédiction d'un père	50
La femme du fusillé	15
Toujours à toi	15
Jeanne de Mercœur	15
Santé pour tous ; Dr Lachapelle : Broché	25

Catalogue complet envoyé gratis sur demande.